

# **RÉSEAU NATIONAL "JEUNES EN ERRANCE"**

**RENCONTRES NATIONALE DU RESEAU  
BOURG EN BRESSE  
8-10 octobre 2014**

**Rencontres réalisées avec l'aide du ministère de l'action sociale et de la santé**

**En partenariat avec l'ADSEA de l'Ain**

**Réseau « Jeunes en errance ». c/o CEMÉA. 24 rue Marc Seguin. 75018 Paris**

**Ce compte-rendu est disponible sur [www.cemea.asso.fr/jeunes-en-errance](http://www.cemea.asso.fr/jeunes-en-errance)**

## **SOMMAIRE**

---

- p. 3 Informations préalables  
Un réseau, des Rencontres annuelles  
Le projet de Rencontres 2014
- p. 5 Ouverture des Rencontres. François Chobeaux  
Retours sur l'actualité politique  
Synthèse sur l'action publique
- p. 9 Fonctions subjectives de l'errance chez les adolescents  
et les jeunes adultes  
Conférence par Lorenza Biancarelli
- p. 20 Peut-on habiter, et comment, dans un hébergement pour  
SDF ?  
Conférence par David Grand
- p. 32 Les équipes ayant contribué aux ateliers
- p. 33 Clôture des Rencontres. François Chobeaux

# **INFORMATIONS PREALABLES**

---

## **Un réseau, des rencontres annuelles**

Le réseau national « Jeunes en errance » est né des actions expérimentales conduites dans les festivals par les CEMEA auprès des jeunes en errance à partir de 1991. Il a été « officiellement » constitué en 1997 grâce l'intérêt qu'y a apporté Xavier Emmanuelli, Secrétaire d'Etat à l'action humanitaire d'urgence, et avec le soutien financier engagé depuis par le ministère de l'Action Sociale.

Une des visibilités de l'existence de ce réseau est l'organisation annuelle d'une rencontre nationale ouverte à tous les intervenants au travail avec des publics en rupture sociale revendiquée. Ces rencontres, placées sous la responsabilité des CEMEA, sont organisées de façon itinérante dans des villes, ou des sites, où interviennent des structures identifiées au sein du réseau national. Leur organisation est financée par le ministère de l'action sociale dans le cadre de conventions successives passées avec les CEMEA (actuellement sur les années 2014-2016).

Ces rencontres nationales qui, existent de fait depuis 1995, alors centrées sur les interventions festivières, existent depuis 1998 de façon rigoureuse, formalisée, articulée avec les préoccupations professionnelles des correspondants du réseau.

Leurs comptes-rendus sont disponibles sur [www.cemea.asso.fr/jeunes-en-errance](http://www.cemea.asso.fr/jeunes-en-errance)

## **Le projet de rencontres 2014**

Les rencontres 2014 étaient organisées en partenariat avec l'Association Départementale de Sauvegarde de l'Enfant à l'Adulte de l'Ain, engagée dans les actions du réseau depuis de nombreuses années. Elles ont été l'occasion de fêter les 20 ans de « Chocolat chaud », un espace d'accueil et d'écoute de jeunes de Bourg en Bresse géré par l'ADSEA.

Elles ont réuni 125 participants venus de 50 structures : professionnels, bénévoles, représentants de collectifs de squatters, et des étudiants-stagiaires en cours de formation au travail social.

Quatre formes de travail et d'échange ont été mises en œuvre :

- Deux interventions plénières, en ouverture et en clôture, par François Chobeaux en tant qu'animateur du réseau Jeunes en errance.
- Un « forum des pratiques », où toutes les équipes présentes ont présenté en parallèle une pratique, une réflexion en cours.
- Des apports « théoriques », magistraux : deux conférences par Lorenza Biancarelli (psychologue, en thèse de psychanalyse) et David Grand (sociologue, formateur de travailleurs sociaux), et la présentation d'un dispositif de logement solidaire par Eric Foex

pour Emmaüs Cantal. Ce compte-rendu reprend les interventions de L. Biancarelli et D. Grand.

- Des ateliers animés par des équipes s'étant proposées ou ayant été sollicitées : les chiens, les équipes mobiles de psychiatrie, l'accès inconditionnel à l'hébergement, les fumeurs et les « incasables », les squats, le travail avec la photo, les Missions Locales. Les contenus des échanges en ateliers n'ont pas été retranscrits. La liste des équipes intervenantes est en fin de document.

# **OUVERTURE DES RENCONTRES**

---

**François Chobeaux, animateur du réseau Jeunes en errance**

Deux focus pour cette ouverture : un sur la vie politique, l'autre sur les politiques de l'Etat.

## **Retours sur l'actualité politique**

### ***Les politiques locales***

Les élections municipales du printemps dernier ont vu la Droite l'emporter dans un nombre important de villes. Et rapidement, des nouvelles équipes municipales ont mis en place des politiques locales moins tolérantes, moins conciliantes, moins positivement attentives envers les populations de jeunes se regroupant dans les centres-villes. D'où nombre de procès-verbaux liés aux chiens, aux regroupements, à la consommation d'alcool, dressés par des polices municipales aux consignes interventionnistes. Ceci étant, ce type de politique n'est pas l'apanage de la Droite ; des municipalités de Gauche, certaines réélues, pratiquent depuis nombre d'années des politiques répressives et anti-républicaines vis-à-vis de la marginalité de centre ville ; et il y a aussi des mairies de Droite qui développent des politiques républicaines respectables.

Les choix financiers des politiques locales, avant et depuis les élections, ont aussi un impact sur l'errance. Des hébergements d'urgence deviennent espaces de stabilisation, un accueil de jour inconditionnel devient « espace d'aide à l'insertion des jeunes »... On entend beaucoup plus parler de durcissements et de fermetures que d'ouvertures dynamiques, même si des projets avancent et naissent toujours.

### ***Le principe NIMBY***

Les « associations de braves gens » continuent leurs positionnements *NIMBY* (Not in my backyard) : on veut bien tout (centrale nucléaire, décharge...) ailleurs que chez nous, dans notre rue, notre quartier, notre ville... Les salles d'injection contrôlée en font les frais ; nous sommes toujours dans l'attente d'ouvertures officielles, même si des ouvertures et des pratiques officieuses existent depuis un certain temps. Il en est de même d'un accueil de jour parisien en difficulté par les pressions d'une association de riverains.

## **Les politiques de l'Etat**

### ***La Garantie Jeunes***

On évalue en France à 1 million les jeunes dits *NEET* en eurolangue (not in employment, in education or in training). La « Garantie Jeunes », allocation mensuelle expérimentale égale au RSA socle, contractuelle, liée à une mobilisation accompagnée par une Mission Locale, concerne actuellement 8500 jeunes sans ressources dans 10 sites-bassins expérimentaux. Une deuxième tranche va ouvrir avec 10 nouveaux sites en 2015 pour un total de 20000 jeunes. Le projet est de

parvenir à 200000 en 2016-2017. Les premières évaluations montrent que le dispositif est resté limité à la sphère des usagers déjà connus des Missions Locales. Dans les territoires concernés les équipes de prévention spécialisée, accueil de jour, CHRS, CAARUD, ne sont que très rarement informées des possibilités ouvertes pour leurs publics. La FNARS-Jeunes et les CEMEA-réseau Errance ont alerté sur cela, et sont consultés pour une volonté d'élargissement des bénéficiaires. Cette expérimentation est articulée avec la mise en place de la plate-forme de recueil de données *Œdipe* destinée à identifier tous les jeunes en difficulté en France. Mais cette volonté d'exhaustivité butte sur deux problèmes : la logique même des questionnaires, critiquables dans leur approche des réalités de la précarité et leur non considération des jeunes en tant qu'acteurs ; et la durée de passation puis de saisie, environ ½ h par jeune. Les Missions Locales le font ; les autres « opérateurs » en contact avec des jeunes en grand précarité n'ont évidemment pas le temps nécessaire à y consacrer. On peut déjà douter de la qualité des synthèses qui en sortiront, d'autant plus que le protocole d'évaluation de la Garantie Jeunes a été construit par des économistes, brillants statisticiens mais aux compétences nettement plus limitées en matière d'enquêtes en sciences sociales. Ici également, CEMEA-Errance et FNARS-Jeunes sont intervenus pour alerter et proposer des alternatives.

Notons également que ces deux dispositifs reposent, pour les accompagnements mis en œuvre et les façons de questionner les jeunes, sur le présupposé d'une volonté d'insertion normative. Il n'y a aucune place pour des projets d'insertion alternative : camions, autonomies marginales, squats reconnus...

### ***Accès à l'hébergement et au logement***

« Hébergement » : on est accueilli, hébergé, on n'est pas chez soi. « Logement » : on a un bail, on paye un loyer, ou on est propriétaire, on est chez soi. Bien souvent dans le social, on appelle « accès au logement » l'accès à l'hébergement même si c'est dans un logement autonome..

Des expérimentations avancent, connues au sein de réseau Errance. La DIHAL (Délégation interministérielle à l'hébergement d'urgence et à l'accès au logement) a créé un groupe technique réunissant des représentants des administrations centrales, des associations (dont FNARS-Jeunes et CEMEA-Errance), les Missions Locales... Ce groupe est en train d'identifier des pratiques novatrices, dynamiques, qui seront ensuite « décortiquées » afin de savoir comment cela fonctionne et comment cela peut être transférable. Des structures du réseau (instituées et squats) seront parmi les actions étudiées.

Mais comme avec la Garantie Jeunes, ici la focale de l'Etat en matière de sortie de la précarité par l'accès au logement porte sur des façons très normatives d'habiter : studio, petit appartement pour couple ou famille nucléaire. Pas de colocations-cohabitations sauf étudiantes, pas d'habitats collectifs partagés, pas de parkings de camions..., tout ceci étant trop en dehors de la logique « accès au logement ».

### ***Les salles d'injection contrôlée***

*Nimby...* on connaît.

Les textes initiaux étaient mal ficelés et ont été retoqués par le Conseil d'Etat. Un projet de loi est au travail. Et on voit déjà venir tous les arguments « anti » habituels : laxisme, incitation, péril pour les jeunes...

Fédération Addiction a décidé d'ouvrir grand le débat, voir Libération de ce 8 octobre, qui montre que 7 CAARUD les pratiquent déjà même si c'est sous d'autres noms. Les habitués du milieu professionnel et militant savent qu'il y en a plus que 7, qu'il n'y a pas que des CAARUD...

Ca va bouger, ouf.

### ***Les « sorties d'ASE »***

On connaît l'état des lieux : entre 30 et 50% des SDF sont passés par l'ASE. Dans certaines structures « Jeunes en errance », c'est 90%.

10 départements sont pilotes pour une mobilisation-expérimentation. Le problème est que dans ces départements, ASE, PJJ et DDCS travaillent entre eux, sans liens avec les structures de terrain concernées par la post-sortie ou au travail « hors ASE-PJJ » avec des jeunes placés : équipes de prévention spécialisée, accueils de fugueurs... Il semble que le travail se focalise sur l'identification de cohortes de jeunes actuellement placés afin de les suivre, et sur l'aménagement technique du moment de la sortie à 18 ans entre ASE-PJJ et SIAO. Et ceux qui furent les placements avant 18 ans, en les « mettant en échec » comme il est dit si joliment en renvoyant cet échec sur eux seuls ? Et n'oublions pas qu'encore aujourd'hui, dans certains départements, pour pouvoir « entrer » dans la gestion SIAO il faut être en situation de rue. Absurde pour les sortants d'ASE-PJJ à 18 ans ! Et rien n'apparaît, plus globalement, sur l'accompagnement et l'adaptation des familles d'accueil, rien sur l'organisation de la vie des lieux de placement qui bien souvent ne préparent pas à l'autonomie adulte, rien sur les accueils de crises et de fugues...

### ***Les plans « Santé jeunes » des Agences Régionales de la Santé***

C'est un maquis de et de dispositifs plans imbriqués (jeunes, plus démunis,...)...

Des médecins de santé publique sont au travail sur ces questions dans les ARS. Il y a là des partenariats, des articulations à creuser.

### **Synthèse sur l'action publique « Jeunes en errance »**

Un important entre-soi de l'administration (Etat centralisé et décentralisé DGCS-DGEFP-DDCS, administration territoriale) qui sait puisqu'elle est l'administration. C'est criant sur le dossier « sorties d'ASE ». Quasiment pas de liens avec les structures de terrain.

En même temps, l'ouverture de réels groupes de travail : cf. la DIHAL. Mais ce n'est pas seulement ou simplement parce que la DIHAL est interministérielle : la MILDECA (addictions) l'est aussi, et reste largement dans l'entre-soi avec juste une ouverture sur Fédération Addiction.

En même temps également, des structures associatives et militantes poussent l'action publique à évoluer : Fédération Addiction, FNARS-Jeunes, Médecins du Monde-Squats, organisations locales de squatters, CEMEA-Errance... A nous de rappeler en permanence les complexités du public, ses réalités, et les expertises collectives que nous en avons.

# **FONCTIONS SUBJECTIVES DE L'ERRANCE CHEZ LES ADOLESCENTS ET LES JEUNES ADULTES**

---

**Lorenza Capozoli-Biancarelli. Psychologue, doctorante en psychanalyse, université Paris Diderot**

*Mise en forme de l'intervention orale revue par l'intervenante*

## **Des fonctions subjectives de l'errance**

Comment aborder des adolescents ou des jeunes adultes en errance ? Nous proposons avec Olivier Douville, qu'il convient de les aborder comme s'ils avaient élu domicile là où ils sont, tout en privilégiant une approche non déficitaire du sujet. Proposer cet angle de vue revient à dire que le sujet en errance ne va pas seulement être considéré comme celui qui n'a pas réussi à fixer un itinéraire, comme celui qui n'a pas réussi à s'insérer, etc. (Bouillot, 2004 ; Elfakir, 2005 ; Douville 2008 et 2010 ; Chobeaux, 2011). Nous postulons donc que l'errance est autant le nom d'un « désordre de la conduite » que celui d'une solution que nombre de jeunes adultes, d'adolescents aussi, trouvent pour se protéger de l'angoisse, pour se sentir réel, voire, pour certains, pour soigner une psychose naissante.

En outre, dès qu'il s'agit de l'errance, on désigne et on observe un montage entre des partenaires, c'est-à-dire entre le sujet qui fait un usage assez particulier du temps, de l'espace, du corps, de la parole, et ceux qui s'en occupent ou qui tentent de le faire. Dès que l'on parle d'« errance », on mentionne le fait qu'il y a des professionnels concernés. Et l'on ne peut uniquement traiter les fonctions psychiques de l'errance, sans considérer le travail psychique de ceux qui s'occupent de ces jeunes. Qu'est-ce qui fait qu'après tout, on arrive à accrocher avec des sujets en errance ? Ce qui nous semble tout à fait important, c'est la question du domicile, soit la possibilité subjective du « prendre lieu », au carrefour entre l'espace psychique et l'environnement urbain.

L'être humain a des façons de répondre à cette question du domicile qui ne sont pas congruentes selon les époques, les cultures et les générations. Dans le passage de l'adolescence, le jeune doit se désabonner des identifications de la famille, du surmoi familial, etc, pour aller vers d'autres identifications. C'est cela l'errance, cette tentative de trouver des figures d'altérité qui soient nouvelles. Il se fait donc un essai de rigueur dans l'errance.

Une raison importante de l'errance est que la maison psychique autrefois habitée est devenue un « non-lieu ». Inversant le chemin qui verrait dans l'errance le passage malheureux d'un lieu à un non lieu, nous proposons de considérer l'errance comme une conduite active de recherche d'un

lieu possible lorsque le sujet se sent expulsé d'un « non lieu ». Le « non-lieu » est défini par O. Douville comme : « l'impossibilité pour un sujet de faire lieu psychique, lieu où pourrait s'inscrire dans une fiction commune la verticalité et la motilité de son corps<sup>1</sup> ».

C'est là que nous, cliniciens et travailleurs sociaux, sommes portés aux limites, parce que ces sujets s'adressent à nous dans l'urgence ou nous sont signalés par d'autres errants dans l'urgence. Ils sont au « bout du rouleau », dénutris, drogués, et « il faut faire quelque chose ». C'est ça l'urgence. Or, dès que le modèle urgentiste s'impose, vient, au premier plan la représentation d'un sujet « sans ». Si l'on veut être un peu dans le pathos, on va dire que c'est un sujet « sans », parce qu'il a été privé ; donc le sujet « sans » devient une victime privé(e) du droit, de la sécurité, des soins primaires. Et, par conséquent, il faut répondre à cette privation par un don.

Si l'on s'en tient à cette logique seule, ne serait-ce que sur le moyen terme, alors elle est mise en échec. Cette logique doit être doublée d'une autre. Si l'on fait l'hypothèse qu'il y a du sujet, on va aborder la personne comme si elle avait élu domicile et, à ce moment-là, on se dit que cette errance est un essai de rigueur pour trouver, au bout d'un épuisement, une possible bonne rencontre. Alors, ce lieu où ils ont échoué, traitons-le comme un domicile. Ce paysage psychique qui semble atténué, traitons-le comme un essai de rigueur. Et ce sujet qui semble désespéré du contact avec l'autre, traitons-le comme un être en mouvement et venons à sa rencontre avec l'idée qu'il pourrait tout de même y avoir une bonne rencontre pour lui. Et, là, il faut faire très attention, car nous avons beaucoup de mal à résister à une position mégalomane avec des jeunes errants. Position mégalomane qui, finalement, a deux faces, comme une pièce de monnaie : être enfin, et pour la première fois, le premier autre sur lequel ils peuvent compter ; et être enfin, et presque pour la dernière fois, l'autre ultime, celui qu'ils cherchaient, sans savoir qu'ils le cherchaient. Cette position mégalomane ne pourra être que déçue, et c'est heureux. Et l'on verra alors le jeune échouer devant un projet professionnel représenté comme une planche de salut, ou faire mine d'arrêter de prendre des toxiques, alors qu'il va continuer de plus belle, etc.

Ce qui est très important à comprendre avec les jeunes errants, c'est qu'ils sont sous la coupe d'une injonction qui les expulse, qui les fait dériver sans recoupement de trajets, sans point fixe. Ils essaient de répondre à cette injonction en essayant de l'épuiser, en allant au bout de ce qu'elle intime de faire. C'est-à-dire que, pour ne plus être sous le coup de cette pression interne, ils vont partir le plus loin possible en ligne droite.

Une des fonctions mentales de l'errance est sans doute de traiter, de venir à bout d'une détermination d'expulsion, en épuisant et en prenant comme matière même de cet épuisement ce que cette voix ordonne de faire. La rencontre avec les produits psychoactifs pourrait alors atténuer cet impératif à travers la création d'une socialité dissidente et de liens de fraternités sur le fondement d'un symptôme profondément solitaire mais mis en commun et co-géré par le produit

---

<sup>1</sup> Douville O. *De l'adolescence errante. Variations sur les non-lieux des nos modernités*, Nantes, Éditions Pleins Feux, 2008

toxique. (P. L. Assoun). Cette cristallisation d'une forme résiduelle de lien social peut provoquer la stabilisation de certains errants dans des groupes de consommation non mobiles de produits toxiques. Cela peut se présenter comme la possibilité de faire lien avec autrui autour de la consommation du produit. C'est par exemple le cas de la prise des toxiques au tour des gares des grandes villes, et notamment du crack. Dans ces scènes des facteurs se croisent : « un moment socioculturel », des migrations précaires produites par nos modernités, un sujet « sinistré » dans la rencontre avec l'autre, et le crack, produit très répandu dans les milieux précaires pour son prix très bas.

Si nous voulons situer ce qui fait la rigueur de l'errance, nous nous rendons compte que la vie psychique d'un errant se fait en binôme la plupart du temps. Nous pouvons très bien décrire la régression progressive du domaine de la fugue, de la fugue en nomadisme et du nomadisme en errance, puis en pour certains échec de l'errance. Passant souvent inaperçue, mais pourtant tenace, la polarité de ces sujets à faire lien avec une source de vie qui est proche d'eux est remarquable. Ils se présentent comme des survivants, en prenant soin de la survie d'une partie du corps qui est logée à l'extérieur d'eux, mais pas loin d'eux. Ils l'ont sous leur protection.

Dans cette monstration de la dignité gîte un appel. Parce que le sujet adolescent est un sujet, il est voué à travailler l'altérité, à vivre son désir et sa peur d'altérité, à prendre soin de ce qui est discontinu. Comme la parole humaine, comme la voix humaine, comme la présence, l'absence.

Il sera ainsi soutenu que l'errance mobile peut permettre à certains sujets psychotiques qui n'ont jamais rencontré une crise de ne pas s'affronter à une « injonction » susceptible de les forcer à se référer à une fonction paternelle et, donc, à construire une métaphore délirante. C'est cet écart entre le symptôme de la civilisation et la frontière que la route impose qui permet au sujet de pouvoir vivre sans cette référence à la fonction paternelle, ou plutôt de se référer à un savoir qui émane de lui-même (Calligaris, 1991). L'art, la musique et d'autres univers se croisent sur ces routes sans fin, où le sujet met en scène sa carte psychique de l'infini.

Le sujet psychotique hors crise sera conçu non pas comme un sujet sans signification, mais comme quelqu'un qui n'a pas une signification centrale, ancrée.

Cette élucidation va nous permettre de répondre à la question de savoir pourquoi certains errants ne créent des liens que dans le groupe nomade. Car le symptôme social dominant est la névrose, et le psychotique rencontre toujours l'injonction de se référer à une instance paternelle.

L'intérêt de ce travail est d'ouvrir une réflexion à la question de la prise en charge et des projets destinés à des sujets en errance. La différenciation entre errance dans la névrose et dans la psychose est ainsi une alerte. Une fois admis que l'errance peut soigner, vouloir stopper la mobilité du sujet et proposer à ces sujets de suivre une seule route peut être une erreur de grande gravité. L'errance remplit une fonction, et nous devons parier sur la solution rencontrée par le sujet.

L'hypothèse que nous proposons ici est que les effets de l'errance permettent au sujet de jouer d'un intervalle devant ce qu'aurait de pétrifiant toute assignation à endosser son nom et son corps une bonne fois pour toute. Le choix d'errer offrirait-il de ne pas exister en tant que sujet face à la loi ?

Circuler seulement dans les groupes nomades va donner à de nombreux jeunes l'occasion de poser un écart avec ce qui pourrait les forcer à s'insérer dans un lien social dont ils ne possèdent pas les clés, bref de « s'échapper ». L'errance permet de circuler sans devoir sans inscrire dans un endroit, dans une organisation, ce qui peut nous donner des indices de ce que l'errance peut venir soigner. Pouvoir circuler dans cette « carte de l'infini » n'exige pas du sujet une limite que la signification phallique donne.

Partant du principe que le psychotique est relié à un savoir sans sujet supposé, il revient au sujet, dans sa solitude psychotique, de soutenir ce savoir à partir de ces délires et ou ses états de corps... Changer de nom propre devient une pratique commune chez certains sujets. Est ce que cet acte de se renommer permet au sujet de marquer, de se référer à un sujet supposé savoir qu'il incarnait ? Est ce que pouvoir changer d'identité ne vient pas marquer, pour le sujet, les phases de sa construction ? Comme s'il fallait nommer l'auteur de cette personnalité ? Et pouvoir évoluer dans sa construction non délirante, mais un savoir qui émane de lui même, changer de nom lui permettait d'organiser les périodes.

Osons alors maintenant l'hypothèse que l'errance puisse avoir comme effet de soigner le sujet psychotique, car il ne reste jamais inscrit dans cette société. La marginalité serait alors la solution rencontrée pour vivre dans un « monde » autre que celui de la névrose standard, inaccessible.

## **Conclusion**

Trois paris sont à maintenir, ensemble, pour aborder et apporter une aide si nécessaire aux grands errants :

- le pari qu'il y a une logique de l'habitat psychique à respecter
- le pari que cette errance a des fonctions psychiques ; c'est une auto-thérapeutique à hauts risques, mais qui reste une thérapeutique
- et qu'il y a aussi des fonctions exploratoires dans l'errance, pas simplement des fonctions conservatrices.

Même dans les errances qui s'échouent, si on ne fait pas ce triple pari on se dirige droit vers une clinique déficitaire, et on va alors coller des grands projets sur un jeune que les refusera, au risque qu'il se cloisonne dans une mortification croissante.

**L'errance et le hasard du toxique : la famille "Cracolândia", « le pays du crack », à Sao Paulo**

Peut-on penser que la consommation arrive comme une réponse à une situation de précarité, de désocialisation et d'exclusion ? En d'autres termes, l'économie du sujet avec son objet peut-elle être conséquente des traumatismes « (dés)organiseurs dans le rapport à l'autre », et le produit arrive-t-il comme sortie de secours, comme une échappatoire dans le souci de relation à l'Autre, y compris l'Autre du corps social ?

Nous essaierons de comprendre la façon dont le « psychisme prend corps » dans ce lieu, permettant de révéler des ressemblances (Guy Debord 1955, O. Douville 2008).

La Cracolândia réunit à São Paulo des personnes venues de toutes les régions du Brésil, à l'image de ce qui se passe dans d'autres grandes villes du monde où se regroupent des personnes qui sont arrivées et restent autour des gares, comme si le temps s'était arrêté (*en train de*), devenant d'éternels passants. La multiculturalité est une caractéristique des scènes d'usage de crack dans ces grandes villes. Histoires de départ de la *terra natale* qui signent un refus ; refus de la pauvreté, refus de la violence, d'un régime politique, fuite d'une situation familiale (Segers M.J. 2009). « Le sujet du refus est dans un état intérieur de transition, d'opposition et de mobilisation qui nécessite un réaménagement personnel et contraint à une reconstruction de l'identité<sup>2</sup> ».

En France métropolitaine, le nombre d'usagers de crack a été estimé, en 2010, entre 11 350 et 20 000 (Janssen E. 2012), dont une grande partie en provenance de l'Île-de-France.

Plusieurs auteurs parlent du processus d'incorporation de l'objet toxique comme une tentative de réparer un « moi en danger », de tenter de le solidifier pour tolérer la perte. Pour Freud, « dans l'identification, l'objet s'est perdu ou on y a renoncé ; il est alors rétabli dans le Moi ; le Moi se modifie partiellement selon le modèle de l'objet perdu<sup>3</sup> ». Selon M. de M'Uzan (2004), la fonction de la drogue pour le sujet addict est de rétablir son « tonus identitaire de base ». J.P. Mouras met en évidence le fait que l'incorporation de l'objet drogue pourrait être considérée comme déplacée sur la scène corporelle d'une tentative ratée d'identification à l'objet premier. À cette identification impossible se serait substituée l'incorporation de la drogue, visant à renforcer le moi.

Nous assistons souvent autour des gares des grandes villes à un usage important de produits toxiques par une population issue de l'immigration. Dans ces scènes, des facteurs se croisent : « un moment socioculturel », des migrations précaires produites par nos modernités, un sujet « sinistré » dans la rencontre avec l'autre, et le crack, produit très répandu dans les milieux précaires par son prix très bas. La rencontre avec le toxique devient alors le « mauvais hasard », et le corps craque.

### **La grande famille « Cracolândia » : des histoires de rupture qui se retrouvent dans l'érosion du terrain du crack**

La dernière recherche faite par la Fondation Oswaldo Cruz réalisée en 2013, dans 27 capitales brésiliennes, a identifié 370 000 usagers de crack dans le pays, dont 50 000 mineurs de 18 ans.

---

<sup>2</sup> Segers M. J, De l'exil à l'errance, Érès, Toulouse, 2009 p. 20

<sup>3</sup> Freud S. (1921), « Psychologie des foules et analyse du moi », Essais Psychanalyse, Payot et Rivages 2001 p. 195

« *La Cracolândia ne veut pas que tu viennes ici, mais pour ceux qui y sont déjà, nous sommes avec les bras ouverts.* »<sup>4</sup>

Dans la Cracolândia le discours se veut de fraternité. Il se structure autour d'un réseau de solidarité familiale, mais dans une terre sans loi, où tuer pour un caillou ne choque personne. Toutefois en raison de l'existence des réseaux de solidarité, nous ne pouvons pas parler d'exclusion généralisée.

Je demande le prix du caillou et Maria me répond « *c'est 5 reais, tu vois 5 reais, c'est le prix d'une vie ici* ».

L'agglomération des consommateurs semble rassurer le regard du semblable, même si ce semblable, narcissiquement, n'est pas porteur d'un idéal. Être visible au regard de l'autre semble assurer un point de vue, ce qui permettra au sujet de ne pas rester fixé à 100 % dans un régime de vie pulsionnel, au sein duquel l'envahissement par un narcissisme retournant à des effets de morcellement et d'abolition suicidaire (O. Douville p.180). Peut-on penser que la famille Cracolândia construit un dispositif de résistance contre la « déliaison des étayages pulsionnels » ?

### **Des fugueurs rattrapés par le passé : la répétition**

Beaucoup d'usagers parlent de la vie dans la rue et des rapports avec les personnes comme étant des membres de leur famille. « *Ce que la Cracolândia nous donne, beaucoup de familles ne le donnent pas* ». Dans cette grande famille se ressassent les histoires des usagers, qui tournent toute au tour de l'enjeu de la maîtrise du trauma. Je rappelle: parmi les usagères de crack dans les 27 capitales brésiliennes, 44,5 % des femmes ont signalé avoir subi des violences sexuelles. 29,9 % relatent avoir eu des relations sexuelles en échange d'argent<sup>5</sup>. Plusieurs études<sup>6</sup> montrent que l'existence d'abus sexuels dans l'enfance et l'adolescence apparaît comme l'un des principaux prédicteurs de la dépendance à la drogue dans l'âge adulte.

*La compulsion de répétition comme stratégie contre-traumatique (J. Birman 2008)* semble être présente à cet endroit où certains sont réduits au réel de leurs corps et où les possibilités de symbolisation du psychisme sont limitées à cause d'un « collage » du psychisme à l'objet. « Le travail psychique de la compulsion à la répétition ne peut pas opérer sur tant de fronts à la fois, sans limiter alors les possibilités de symbolisation du psychisme. Un cercle vicieux se constitue donc, car la limitation des possibilités psychiques de symbolisation entraîne une diminution de la capacité d'anticiper les événements<sup>7</sup> », ce qui remet le sujet dans le circuit des répétitions. La consommation du produit impose aussi cette temporalité de non-futur, de non-prévision, « le sujet

<sup>4</sup> Phrase d'un usager qui vivait dans la favela construite dans la rue Helvétia, extrait du Documentaire Tv Folha- Cracolândia, Sao Paulo, 19 janvier 2014.

<sup>5</sup> Informations extraites de l'étude épidémiologique sur l'usage du crack au Brésil contemporain, publiée par la fondation Oswaldo Cruz le 19 septembre 2013.

<sup>6</sup> L'enquête faite par l'UNIFESP, impliquant 4000 adultes de toutes les régions du Brésil, conclut que l'incidence de la violence au cours de l'enfance et de l'adolescence multiplie par quatre les chances de consommer de la drogue à l'âge adulte. L'étude montre que 45 % des alcooliques ont connu une certaine forme d'agression dans l'enfance. Parmi les utilisateurs de marijuana, le nombre s'élève à 47 %. Et plus de la moitié des consommateurs de cocaïne ont signalé avoir subi des abus dans l'enfance.

<sup>7</sup> J. Birman "XI. Cartographie du contemporain" in *Addictologie Clinique*, Paris, P.U.F., 2011 P.766

est tout entier suspendu à un signifiant ici et maintenant<sup>8</sup>. »

La famille est souvent un sujet de conversation qui apparaît rapidement dans les histoires : « *Ici il y a des gens avec des diplômes, j'ai eu le plaisir de connaître des avocats par exemple. Par contre, les personnes qui sont ici, ils ont eu des désillusions avec la famille, certains ont été sexuellement exploités par un membre de la famille. Dans le crack, ils voient un refuge, même si c'est une drogue de la tromperie* ».

Selon la psychanalyste brésilienne Paula Barros, « plongés dans une situation de violence, les adolescents en situation de rue composent leur trajectoire, exposés à la menace constante de l'anéantissement. Ce sont des scènes qui, ancrées dans le corps, constituent des marques traumatiques et montrent l'emprisonnement dû à la violence de l'Autre et la position d'assujéti face au lien social qui les exclut. À ce sujet l'auteur reprend Lacan « Là où la parole se défait, commence la violence<sup>9</sup> ».

P. Barros remarque que « d'une part, une violence crue, un reflet de l'organisme dans lequel le sujet semble disparaître. D'autre part, il y a quelque chose qui ancre la vie, dans la mesure où l'acte violent, souvent, forme une ébauche de discours du sujet, adressée à l'Autre. Il s'agit, donc, d'une violence qui détruit l'adolescent et dans laquelle il se détruit, destitue l'autre ou vise à invoquer l'Autre<sup>10</sup> ».

### **Transmission : de mère à « l'ange »**

Pour les enfants qui naissent dans la Cracolândia, il semble difficile d'échapper à cette conjoncture, même si, dans le discours de certaines mères, il existe une réelle envie de donner à leurs enfants une autre histoire. Dans l'école de l'errance, la famille Cracolândia apprend aux « anges » que le crack n'est pas le chemin, mais à part cette voie, toutes les autres semblent obscures. Dans le quartier Lumière, pour les petits anges, la rue c'est le « flux »<sup>11</sup>, la maison c'est la rue, et ils sont à quelques pas de pouvoir fréquenter le tourbillon d'usagers qui a englouti plusieurs membres de leur famille.

« Des enfants qui ne sont pas entendus dans leur qualité, dans leur dignité d'être des sujets de la demande, sont des enfants qui vont envoyer des signes d'alarme avec le corps<sup>12</sup> ». Et nous voyons alors le démarrage d'un processus dans lequel, peu à peu, s'hérite de mère en fils la réduction du sujet à un réel du corps. Lorsque le besoin n'est pas traduit en demande, il y a un court-circuit. « *Le lien social est à appréhender comme le lien qui garantit ou pas la possibilité de survie et transmission du registre de la parole d'une génération à l'autre<sup>13</sup>* ».

<sup>8</sup> P. L. Assoun "Psychanalyse et addiction" in *Addictologie Clinique*, Paris, P.U.F., 2011 P.64

<sup>9</sup> P. Barros « "La rue est un truc énorme qui ne finit jamais" : quel point d'ancrage pour le sujet? » in Workshop *L'errance vers la quête d'un lieu pour abriter la subjectivité. Un regard sur les jeunes en situation de rue au Brésil*, à l'Université Paris Diderot, Paris VII, 10 juin 2014.

<sup>10</sup> Ibid.

<sup>11</sup> Nom donné à la pratique de consommation de crack en groupe et mobile.

<sup>12</sup> O. Douville "Quelle vie psychique se fige et se reprend dans l'errance adolescente?" in *Clinique Psychanalytique de l'exclusion*, Dunod, Paris, 2012 p.117

<sup>13</sup> Douville O. "De l'exil à l'exil intérieur" in *Clinique Psychanalytique de l'exclusion*, Dunod, Paris, 2012.

La chaîne grossesse, naissance et transmission semble s'appauvrir et le lien mère-enfant est compromis quand le produit est là.

Pour certaines, la grossesse peut provoquer un déplacement de l'objet d'addiction vers le nouveau-né, ce qui complexifie aussi la chose. Pour certaines mères, la position phallique propre à la grossesse (même si cela ne fait événement) procure un refus de l'accompagnement médical, et certaines commencent à trafiquer avec le doux espoir qu'avoir un gros ventre peut les protéger de la violence de la police, mais elle se cantonnent aussi dans la toute-puissance phallique maternelle, en détenant tous les objets avec elle.

### **L'identité des corps en errance : la famille Cracolândia produit un point de capitonnage ?**

Leurs histoires se montrent plus qu'elles ne se disent ; elles se montrent par les maladies de la peau, les brûlures sur le visage et les mains, les doigts coupés. Les cicatrices deviennent des marques de reconnaissance sociale qui, dans un tel lieu, définissent des positions hiérarchiques.

Un usager me montre sa cicatrice sur la gorge et me raconte qu'elle est « née » d'un couteau reçu lors d'une bagarre en arrivant dans Cracolândia. Appelé JP pour le groupe, il n'a plus ses papiers et c'est l'image de son corps coupé qui lui donne une identité. Se faire reconnaître par le corps, c'est le moyen que JP a trouvé pour entrer en relation avec l'autre.

L'état des pieds renseigne sur les aléas et sur la gravité de l'errance, sur les longs périple effectués : certains errants ont traversé le pays puis se sont arrêtés dans ville du crack.

Beaucoup d'usagers, depuis qu'ils sont dans la Cracolândia, ont perdu leur carte d'identité ou l'ont laissée périmer, comme si le sujet auquel le nom inscrit faisait référence était temporairement hors de service, non domicilié, le corps donnant l'unique trace de présence. « C'est toujours le trop-plein d'image à quoi il se retrouve réduit qui reflue sur le sujet quand il n'est plus protégé par la musique et le récit du nom ».<sup>14</sup> *La mise à la case du Nom est peut-être le signe des dérives symboliques qui travaillent notre lien social* ». (O. Douville)

Certains de ces errants consommateurs se présentent comme des survivants, en prenant soin de la survie d'une partie du corps qui est logée à l'extérieur d'eux mais pas très loin d'eux. Ils l'ont sous leur protection. Ceci expliquerait pourquoi certains, arrêtés dans la ville du crack, tentent de protéger les *anges* ; ils vont se présenter à des membres de l'équipe comme étant des intervenants de terrain, comme ayant eu la capacité de prendre soin d'un autre qui va encore plus mal qu'eux. Ce qui est important, *c'est d'éprouver et de se monter comme quelqu'un qui survit à une position mélancolique, en prenant soin d'une vie, une vie qui est réduite à quelque chose toujours de continu. Il s'agit aussi bien de la vie d'un animal que de la vie d'un autre, qui est dans*

---

<sup>14</sup> Douville O. "Incidence subjective de l'exclusion et de la précarisation" in Clinique Psychanalytique de l'exclusion. Dunod, Paris 2012. P. 24

la continuité d'être absorbé ou abruti par le même produit. Dans cette monstration de la dignité gîte un appel. (O. Douville et L. Biancarelli, 2013) <sup>15</sup>

Est-ce que l'arrêt de l'errance mobile dans la ville du crack, est produit par la possibilité de faire lien avec l'autrui au tour de la consommation du produit ?

## Conclusion

Si, pour P.L. Assoun, « la jouissance du toxique apparaît comme un droit d'indemnisation face à un Autre (familial, social) préjudicant <sup>16</sup> », le « lâchage du préjudice », à mon avis, peut passer par la reconstruction d'un lien et la reconnaissance du corps social de cette dette envers le sujet. Je pense qu'un travail psychique pour démêler les dettes du sujet et les dettes du corps social peut avoir lieu seulement lorsqu'il y a une reconnaissance de la part de l'Autre social de sa dette, la traversé est envisageable. Dans le processus d'esclavage et de précarité extrême, il existe une dette réelle. (Re)donner à ces sujets leurs droits de citoyens, permettra d'enrichir un lien social qui viendrait se substituer au partenariat exclusif que les usagers entretiennent avec leurs toxiques. Une fois que le corps social se compromet et « indemnise » les sujets dans le réel, un espace par la réalité psychique se fait. Les effets psychiques de ce travail de réinsertion permettent de formuler l'hypothèse thérapeutique, d'un passage du besoin à la demande du sujet toxicomane et de l'aider à se réapproprier sa subjectivité. Le « poids du réel », dans un contexte marqué par un corps social défaillant et un régime législatif pas assuré par un tiers, va laisser la place à une conflictualisation psychique, à une construction fantasmatique. Avec la reconstruction de « l'appétence au lien » le corps n'est plus le lieu unique privilégié de l'expression pulsionnelle en panne de « représentations », ce qui permet au psychisme d'avoir recours à un *acting-out*, laissant place à une symbolisation comme mise en scène, sortant le sujet des passages à l'acte interminables qui, auparavant, étaient renforcés par la consommation du produit.

## Une hypothèse sur la fonction du produit dans les milieux précaires

Comme nous l'avons observé au long de ce travail, l'expérience toxicomaniaque représente une fonction subjective pour le sujet.

Nous croyons que, dans cette clinique de l'extrême, nous sommes face à des formes particulières d'usage de la parole, du corps, du temps et de l'espace, qui ne peuvent pas être réduites à la théorie freudienne : *névrose*, *psychose* et *perversion*. Bien évidemment, cela nous sert comme une boussole, mais je fais l'hypothèse qu'il s'agit de stades dus à la réduction du sujet à son corps. Ces formes particulières peuvent être lues, à mon avis, comme des fabrications qui semblent relever d'une invention du sujet comme réponse à la privation de tout « système de droits ».

Quand le corps social sort du système du « double étayage » : psychisme/corps biologique et psychisme/corps social, cela provoque un désétayage du psychisme sur le corps biologique. En

---

<sup>15</sup> L. Biancarelli et O. Douville, « Des fonctions subjectives de l'errance chez des adolescents et jeunes adultes » *Le Journal des psychologues* 2013/9 (n° 312)

<sup>16</sup> P. L. Assoun, "I. Psychanalyse et addiction" in *Addictologie Clinique*, Paris, P.U.F, 2011 p.99

conséquence, le corps biologique se trouve en panne en s'étayant sur lui-même, autrement dit, avec des passages à l'acte sans place pour une symbolisation.

Dans ce système en panne, jouant dans un étayage corps à corps, le produit toxique arrive pour tenter de fabriquer (à travers les hallucinations sensorielles) une fonction subjective, une représentation du sujet « comme Moi à partir de son expérience de la surface du corps ». Selon Freud, dans *Le Moi et le Ça* (1923), « le moi est avant tout un moi corporel », « fondamentalement dérivé des sensations corporelles ». En d'autres termes, le produit permet de modifier « la vie des sensations » dans une tentative de reconstruire un moi avec le produit. Le corps craque pour se faire entendre.

Les modes de consommation en groupe, avec le flux, semblent avoir une fonction subjective de contenance afin de tenter de fabriquer précairement une enveloppe psychique qui essaie de délimiter un dehors et un dedans, d'entrer en contact et de s'inscrire à travers la peau. Les propriétés sensorielles gardent un rôle déterminant dans la relation à l'autre (D. Anzieu 1974). Cet étayage du psychisme et du corporel est lié à la capacité de se faire entendre. Ce modèle n'exclut pas la question des endettements premiers du sujet à l'Autre (mère ou père), mais tente de recouvrir aussi les dégâts, les régressions, voire les reculs que le sujet peut subir une fois que le corps social sort de l'étayage. Par là, le toxique représenterait pour le sujet, en plus du poison, une façon de le tenir en vie, visant à renforcer le moi, en panne, réduit dans un étayage corps à corps désarrimé aussi par le corps social. Le corps craque et sollicite l'autre dans un appel silencieux.

Le problème central dans les scènes d'extrême précarité n'est pas le toxique, « il introduit un continuum dans telle vie erratique ».<sup>17</sup> Dans les scènes d'usage de crack, il existe d'abord une vulnérabilité sociale.

Lorenza Capozoli-Biancarelli

Laboratoire Psychanalyse, Médecine et Société, Université Paris-Diderot.

### **Références :**

Anzieu D., *Le moi peau*, Paris, Dunod (1995) 1986

Assoun P.L., "Psychanalyse et addiction" in *Addictologie Clinique*, Paris, PUF, 2011

Birman J., "XI. Cartographie du contemporain" in *Addictologie Clinique*, Paris, P.U.F, 2011 P.766

Barros P. « "La rue est un truc énorme qui ne finit jamais" : quel point d'ancrage pour le sujet? » in *Workshop L'errance vers la quête d'un lieu pour abriter la subjectivité. Un regard sur les jeunes en situation de rue au Brésil*, à l'Université Paris Diderot, Paris VII, 10 juin 2014.

---

<sup>17</sup> Assoun P.L., "Psychanalyse et addiction" in *Addictologie Clinique*, Paris, PUF, 2011 p. 46

Bouillot. P., « L'errance subjective » in *Revue Quarto* (n° 80/81), 2004

Calligaris C. *Pour une clinique différentielle des psychoses*, Paris, Point hors ligne, 1991.

Chobeaux F. *Intervenir auprès des jeunes en errance*. Paris, la Découverte, 2009.

Douville O. *De l'adolescence errante. Variations sur les non-lieux des nos modernités*, Nantes, Éditions Pleins Feux, 2008

Douville O. 2010 « Les fonctions psychiques de l'errance » in *Psychologie Clinique* n° 30 2010/12 p.80-92

Elfakir. 2005 « « L'erreur est humaine ». L'errance entre névrose et psychose » in *Cliniques méditerranéennes* 2/2005 (n°72), p.81-88

Freud S. (1921), " Psychologie des foules et analyse du moi", Essais Psychanalyse, Payot et Rivages 2001 p. 195

Freud S., *Au delà du principe de plaisir*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1920.

Segears M. J, *De l'exil à l'errance*, Érès, Toulouse, 2009 p. 20

# **PEUT-ON HABITER, ET COMMENT, DANS UN HEBERGEMENT POUR SDF ?**

---

**David Grand**  
Sociologue, formateur à l'IREIS-Saint Etienne

*Ce texte a été établi à partir des notes d'intervention de David Grand qu'il a revues. Pour approfondir on peut se reporter à la thèse en sociologie dont cette réflexion est issue, mise en ligne sur le site « Jeunes en errance » :*

[http://www.cemea.asso.fr/jeunes-en-errance/IMG/pdf/Aux\\_bords\\_du\\_chez\\_soi-Doctorat\\_socio-D-Grand-2013.pdf](http://www.cemea.asso.fr/jeunes-en-errance/IMG/pdf/Aux_bords_du_chez_soi-Doctorat_socio-D-Grand-2013.pdf)

## **En guise d'introduction**

La scène suivante se déroule dans un hébergement d'urgence. Deux résidents sont au comptoir dans l'espace d'accueil. Le premier se pousse pour laisser passer le second qui va se servir un café. Il dit simultanément en exagérant : « faites comme chez-vous ! ». Le second réplique : « faites comme chez vous. L'expression est belle mais elle ne peut pas s'appliquer ici ! ».

Scène intéressante car elle plante le décor de mon propos, avec comme hypothèse : l'hébergement est une sorte de substitut au chez-soi → chez-soi = indispensable au « maintien de soi » (offre l'intimité, permet le repos et le retour dans l'espace public, relie aux souvenirs et ouvre sur l'avenir).

Les questions à se poser sont alors: qu'est-ce qui se passe quand on est sans domicile et hébergé ? L'hébergement peut-il avoir valeur de chez-soi ? → non a priori → qu'est-ce qui fait obstacle au sentiment d'être chez-soi en hébergement ? Et est-ce si sûr ? Est-ce valable dans tous les hébergements ? → cela ne va pas de soi car pas une réponse valable pour tous les hébergements, et des nuances assez riches d'enseignement.

En fait, qu'est-ce qu'habiter veut dire quand on est sans domicile/hébergé ? (espace privatif/cohabitation/temps : d'où viennent les hébergés, où vont-ils ? Le rôle de l'hébergement : est-il ou non aidant ?)

---

### Trois terrains d'observation

Trois structures choisies en raison de leur diversité et de leur résonance dans l'actualité

Nom	Ville	Public	Durée d'accueil	Horaires	Contrepartie	Intervenants
<b>Main dans la Main</b> hébergement alternatif 1999	Saint-Etienne (éloignée du centre ville, proche d'une zone industrielle)	Tous publics 25/30 résidents	Indéterminée	Tte la journée, tte l'année		Les résidents eux-mêmes
<b>Train de Nuit</b> CHU 1996 HH/Secours Catholique	Lyon dans le centre, derrière le gare de Perrache	Hommes, adultes seuls 40 résidents	Officiellement : 2 semaines	Fermée la journée (10h00-17h00), Fonctionne durant période hivernale)		Trois veilleurs, un directeur + deux AS qui tiennent des permanences ds la semaine + 30-40 bénévoles
<b>Patio</b> comparable à une sorte de "maison relais" ou "pension de famille" 2008 Les Petits frères des Pauvres	Dans l'agglomération lyonnaise et plus précisément une commune aisée et bourgeoise (Grezieu).	Les sans domicile âgés, les hommes et femmes de + 50 ans, désocialisés, ayant des problèmes psy ou avec alcool 10 résidents	Indéterminée	Ouvert toute la journée, tte l'année	Respect règlement Contreparties financières	3 auxiliaire de vie sociale + 1 directeur

## Présentation de quelques uns des principaux résultats ou étonnements

### La force des contraintes institutionnelles

Les contraintes : plus ou moins présentes dans les trois hébergements. De plus, elles se donnent à voir à travers :

- les différents règlements intérieurs : interdictions et obligations. Train de Nuit : ne pas pouvoir inviter dans les espaces privés, ne pas pouvoir consommer d'alcool, la « participation obligatoire » aux tâches quotidiennes, les horaires d'ouverture de la structure :

fermeture journée → personnes livrées à elles-mêmes.

fermeture à la fin de la saison hivernale qui peut-être particulièrement dramatique pour les résidents qui s'interrogent sur leur devenir et pour les intervenants qui doivent gérer la situation.

- le mélange des publics gérés avec les moyens du bord (mélange de sexes, d'âge, d'origines ethniques, de personnes malades psychiquement et d'autres bien portantes, de personnes désocialisées et d'autres non).

Ce mélange problématique car :

- pas de possibilité de fuir l'autre que l'on ne supporte pas (il faut faire avec),
- il en résulte des jeux de miroirs redoutables pour l'estime de soi : le partage d'un même espace peut donner à penser aux résidents qu'ils ne sont pas différents les uns des autres (contradiction entre l'image de soi et celle renvoyée par la cohabitation avec autrui: « si je suis avec eux - les fous, les clochards, les alcooliques, des étrangers – c'est quelque part je leur ressemble ». Difficile à supporter.

### La précarité du bâti et des lieux

Main dans la Main : ancienne école réaménagée par les résidents. Vie collective de part en part (salle de bains, cuisine et espaces privés partagés), espaces privés = salles de classe transformées en chambres grâce à des cloisons séparant partiellement les résidents (15 m<sup>2</sup> par espace « privé »)

Le Train de Nuit : pas un bâtiment, mais une série d'Algeco de chantiers renommés "bungalows" (atténuation de la précarité, attribution d'un caractère habitable), posés les uns à la suite des autres sur un terrain vague. Chaque Algeco fait environ 25m<sup>2</sup> pour 4 résidents, soit 5 à 7 m<sup>2</sup> par résident. Pour chaque résident il y a un lit et une petite armoire. Selon l'un d'eux, « *c'est plus petit qu'une cellule de prison !* ». D'après le directeur de la structure, « *c'est un peu juste. Quand j'étais étudiant, je ne voulais pas de ces chambres de 9m<sup>2</sup>. C'est le minimum au niveau surface* ». Bref, l'espace est trop petit. En outre, il est partagé dans une forme de cohabitation subie.

Le Patio (situation inverse et par là même éclairante) : se situe dans une commune aisée et bourgeoise. Il est lui-même une maison bourgeoise qui a été entièrement restaurée. Donc un bâti de qualité. L'espace privé est non partagé : 16m<sup>2</sup> avec le minimum nécessaire pour l'autonomie (lit, table de chevet, bureau, armoire, coin cuisine, salle d'eau adaptée). De plus, possession de sa propre clef (à l'inverse des deux autres structures où c'est impossible).

### La surveillance et le contrôle

Partout présents, y compris, contrairement à ce qu'on pourrait attendre, dans des hébergements qui se veulent souples (Main dans la Main et le Patio : pas d'obligation de se raconter, d'avoir un projet et de sortir du dispositif).

A Main dans la Main : surveillance et contrôle exercés par les pairs (le groupe de sdf fondateur de l'association tenue par un leader).

Au Patio : plaintes des résidents car effraction par les professionnels de l'espace privatif. D'après Olivier, « *ils nous considèrent un peu comme des enfants. Ils nous surveillent et font la loi* ». Sylvie, elle, explique que « *les éducatrices elles se croient tout permis. Elles ouvrent mon courrier (...) Elles rentrent dans les chambres pour voir s'il y a de l'alcool (...) Quand on revient des courses, elles regardent ce qu'on a dans les sacs. On n'est pas des gamins !* ». Une intervenante, auxiliaire de vie sociale, dit : « *on essaie de respecter le lieu privatif mais c'est pas facile (...) dès fois, on oublie qu'on est chez eux* ».

Au Train de Nuit, arrêt sur un personnage : le veilleur chargé de la surveillance des espaces privés. Il peut entrer à tout instant dans les bungalows de repos pour discuter avec un résident, délivrer une information, vérifier que les lieux sont bien entretenus (opération effectuée chaque matinée) ou que des stupéfiants ne sont pas consommés. La scène observée à maintes reprises est révélatrice : le veilleur frappe un coup sur la porte du bungalow et entre sans attendre de réponse. Le directeur confirme : « *il n'y a pas de distance, je rentre dans les bungalows comme je veux, si je veux vérifier ce qui se passe, le gars il ne peut pas me refuser l'entrée ! Ici même dans le privatif on est dans le collectif* ».

Scène ordinaire et intéressante qui rappelle la figure architecturale du panoptique étudié par Michel Foucault dans Surveiller et punir : dans ce fantasme absolu la personne est vue sans voir celui qui la regarde (objectif : susciter à un auto-contrôle de la part des personnes surveillées) . Cette évocation a cependant ses limites : dans la situation évoquée, la surveillance discontinue et réciproque ne détruit pas l'intimité mais la menace.

Alors question : qu'est-ce que l'espace privé des résidents ? Pour les professionnels, comment concilier missions à exercer et respect de l'intimité d'autrui ? La limite est enfreinte par les professionnels de manière inintentionnelle. Ce qui pose aussi la question de savoir « chez qui est-on dans l'hébergement ? ». Chez les résidents (comme le proclame le projet de la structure) ou chez les professionnels ? Et les deux sont-ils conciliables ?

Pour finir sur les contraintes (quelques interrogations : comment comprendre la précarité matérielle de l'hébergement et le fait qu'il étonne quand il est de qualité ? Pourquoi ce régime particuliers de droits et de devoirs dans l'hébergement (et plus largement dans l'assistance) ? Ce que tout un chacun n'accepterait pas pour soi est-il justifié en raison de la pauvreté ou du danger que feraient peser les sans domicile sur le corps social ?

## **Les contraintes sont exercées par l'institution mais pas seulement. Elles sont aussi exercées entre personnes sans domicile**

Parmi ces contraintes : la saleté. Parfois ordinaire, d'autres fois elle devient insupportable. Quand un résident urine dans un lavabo, quand un autre laisse trainer de la nourriture avariée et entasse dans sa chambre des sacs remplis de vêtements souillés et d'ordures. Ou encore quand un dernier, alors qu'il prend une collation, se gratte les bras marqués de plaies et d'importants boutons rouges au dessus du plateau de biscuits servis pour tous. Elle est redoutable car c'est une menace qui sollicite différents sens (la vue, le toucher, l'odorat) et qui est quasi permanente (espace collectif/espace privatif, espace intime).

Autre contrainte : le vol. Portefeuille, téléphone portable, argent. Et donc la perte de photos, de papiers qui relient aux institutions, de contacts, de liens avec autrui (et peut être des occasions d'insertion ratée). Il est dramatique car il frappe les dernières possessions de la personne. Très fréquent au Train de Nuit : nombreux résidents, importante rotation, peu d'interconnaissance.

Pour autant, dans cette même structure : adaptations des résidents :

- pose d'un cadenas sur leur armoire,
- surveillance réciproque des affaires (quand inter-connaissance suffisante),
- pour une personne conservation permanente de ses sacs à ses côtés d'elle : signe que l'hébergement n'est pas sécurisant et ne protège pas des dangers, (on pourrait même dire) « il est en soi un danger ».

Troisième et dernière contrainte : la violence. La vie des personnes sans-domicile plus dangereuse que celle du tout un chacun. En 2001, d'après une enquête sur la vie et la santé des personnes sans domicile à Paris, 29% des hommes et 50% des femmes sans domicile interrogés disent avoir vécu au moins une agression pendant les deux dernières années (Brousse, Firdion, Marpsat, 2008).

Pour Carole Amistani (thèse de sociologie sur les femmes SDF) les violences subies par les femmes sans domicile ont une double origine :

- les hommes sans-domicile : violence physique et/ou verbales (dans la rue, dans l'hébergement).
- (les violences institutionnelles : les institutions spécialisées dans l'accueil de femmes sans-domicile imposent certains clichés (femme = mère, femme = prendre soin de son apparence, femme = espace domestique soit cuisiner, coudre) (Amistani, 2003).

Dans les trois hébergements la violence est partout présente: une bagarre éclate lors d'un repas, un résident profère des insultes et des menaces à l'encontre d'un autre, une voiture de Main dans la Main est incendiée sur le parking, un résident malmène sa compagne, un autre drague de manière agressive des jeunes filles venues faire du bénévolat, un résident met le feu à la sonnette du Train de Nuit après avoir été refusé à l'entrée, etc.

D'où son importance dans les règlements intérieurs. La charte de Main dans la Main la place en article un, et stipule : « *mieux vaut un bol d'air qu'insulter ou ne pas respecter autrui. La violence*

*physique ou verbale est forcément intolérable* ». Au Train de Nuit les mêmes mots sont employés avec une différence sur le fond (précision de la sanction). Selon l'article un du règlement intérieur : « *toute forme de violence verbale ou physique est forcément intolérable. Elle entraînera l'exclusion immédiate et sans avertissement* ».

Mais comment expliquer la violence ? Je pense comme Laurent Mucchielli dans Violences et insécurité. Fantômes et réalité dans le débat français que la « violence gratuite » comme explication est insatisfaisante. La violence a toujours un sens.

A Main dans la Main, le comptable dit que les résidents sont des « *écorchés vifs* ». Leurs cicatrices ne sont pas refermées. Ils sont plus sensibles que tout un chacun. D'après l'ancienne présidente, « *j'ai vu sortir des couteaux assez souvent. De la violence, il y en a eu récemment et il y en a toujours eu. C'est lié à cette aventure. Parce que t'as des gens qui ont ramassé dans la vie et qui ont du mal à conserver leur sang froid et parce que t'as des gens qui se contrôlent pas car ils sont dans un état second, soit l'alcool, soit les drogues* ».

On peut noter ici une tendance à individualiser et à responsabiliser les sans-domiciles (la violence est en eux, ils en sont responsables). Tendance partagée par certains intervenants et qui est aussi plus largement le propre d'une époque.

Or la violence est la conjonction d'une production individuelle (parcours individuel/socialisation effectuée dans une famille donnée) et d'une production sociale (privations, menaces, contraintes résultant des institutions/politiques publiques; manque chez les sans domicile d'« espaces de régulation » qui soient une combinaison du chez-soi et d'activités festives et sportives).

Tout cela permet d'expliquer pourquoi elle peut survenir aussi facilement, et de discuter le caractère anormal de la violence. Ce qui peut inciter à réfléchir à cette sanction qu'est l'exclusion (à ne pas prendre à la légère), pratique pour le dispositif mais ne fait que déplacer le problème et peut être lourde de conséquence.

### **Les ressources des personnes sans domicile**

L'enjeu : le monde des personnes sans domicile n'est pas que négatif, vol, violence, ou déliaison ou désaffiliation. Elles ont de la ressource, des ressources, qu'on les appelle tactique, stratégie ou compétence.

Au niveau individuel : en dépit des contraintes évoquées, les résidents parviennent à se construire un espace privatif au sein de l'hébergement. C'est-à-dire : nettoyer, ranger, aménager, décorer, protéger et accumuler des biens. Et ce sans qu'aucun ordre ne soit donné par les intervenants.

Au Train de Nuit Saïd me fait visiter son bungalow. Il est rangé et propre. Ce qui donne à penser que les compagnons de Saïd sont, à son image, plutôt dans le « maintien » que dans l'« abandon de soi ». De plus il est loin d'être vide. Il ne contient pas seulement quatre lits et quatre armoires. Il y a une mini chaîne hi fi, des posters sur les murs représentant des sportifs ou des voitures de course, un tapis au sol, quelques affaires ça et là sur une chaise. Deux placards ont été cadenassés par les résidents afin de protéger leurs biens.

Cette situation et d'autres montrent que même dans un cadre précaire, il y a possibilité d'appropriation. Je demande à ce résident comment il se sent ici, il répond : « *ici on n'est pas chez-soi mais on peut avoir un coin à soi* ». Cette catégorie est utilisée par quelques résidents au Train de Nuit mais aussi à Main dans la Main.

Gaston Bachelard dans la poétique de l'espace désigne ainsi un « coin » : « *toute encoignure dans une chambre, tout espace réduit où l'on aime à se blottir, à se ramasser sur soi-même, est, pour l'imagination une solitude, c'est-à-dire le germe d'une chambre, le germe d'une maison (...)* Mais d'abord le coin est un refuge qui nous assure une première valeur de l'être : l'immobilité. Il est le sûr local, le proche local de mon immobilité. Le coin est une sorte de demi-boîte (...) Une chambre imaginaire se construit autour de notre corps qui se croit bien caché quand nous nous réfugions en un coin. Les ombres sont déjà des murs, un meuble est une barrière, une tenture est un toit » (Bachelard, 1957 et 2001, p.130-131).

Ce qu'on peut en retenir : le coin est une « forme embryonnaire de chez-soi », « une forme d'habiter minimale ».

Qu'en est-il au Patio ? Au regard des conditions énoncées on aurait pu penser que les résidents y seraient comme chez eux. Mais la situation est plus complexe : à certains moments ils qualifient l'espace de chez-soi, d'autres fois non en raison de l'intrusion des professionnels : comment interpréter cela ?

Les résidents ne sont pas incohérents, ils tiennent ce discours car cette structure, comme de nombreuses structures d'hébergement, est plus ou moins traversées par ce que Grégory Bateson nomme dans Vers une écologie de l'esprit une "double contrainte" (les résidents font face à l'émission de messages contradictoires de la part de l'Institution) : d'une part la possibilité de s'approprier les lieux (comme chez-soi), d'autre part la soumission à de fortes contraintes (pas de chez-soi). Ce qui est évidemment perturbant.

Je formule l'hypothèse suivante : les hébergements enquêtés (voire la plupart des hébergements) comprennent deux modèles : celui de la « maison » (l'hébergement comme chez soi) versus celui de « l'institution » et plus précisément de l'institution « cadrante », l'hôpital, l'école, l'armée (pas de chez-soi en hébergement).

Dans les hébergements, il peut y avoir un équilibre entre ces modèles, ou un déséquilibre quand l'un des deux prend le dessus.

Le premier modèle est un développement récent, témoignant d'évolutions qualitatives dans l'hébergement. Le second a toujours existé : constitutifs de l'apparition des CHU, des CHR et, plus loin dans le temps, des dépôts de mendicité ou des hôpitaux généraux (premier lieu d'enfermement massif pour ce public au 17ème siècle), ancêtres des structures actuelles.

Après les ressources individuelles, voyons les ressources collectives et les solidarités ordinaires : s'appeler par son prénom (signe d'inter-connaissance), se donner des surnoms, discuter, prendre des nouvelles de l'autre (alors que moins présent dans les espaces collectifs), s'offrir des cigarettes.

Les solidaires ordinaires c'est aussi plaisanter et rire (humour comme preuve de la capacité des résidents à prendre du recul sur des situations parfois dramatiques et qui permet de mieux supporter le présent). Deux exemples :

- quand les résidents du Train de Nuit se moquent du veilleur qui dès fois (notamment à l'entrée) fait penser plus à un videur d'une boîte de nuit qu'à un intervenant social,

- au Patio : au cours d'un repas, Sylvie appelle sur un ton humoristique Papi « *sac à vin* » (il est connu pour ses excès avec la boisson). Comme souvent, un autre résident, Jean-Claude, ne rate pas l'occasion et rebondit : « *sans déconner, l'autre jour ils ont fait une prise de sang à Papi et ils ont trouvé du sang dans l'alcool !* ». Les autres résidents ne manquent pas de rire. Le principal intéressé n'est pas vexé et lance, comme souvent, l'œil rigolard : « *vous allez arrêter vos conneries !* »

A l'occasion des fêtes, les solidarités peuvent être dites extraordinaires. A Main dans la Main et au Patio les anniversaires sont fêtés (impossible au Train de Nuit). Ce qui a toute son importance pour les résidents. A Main dans la Main, un résident se souvient de la première fois où on lui a fêté son anniversaire. Pour lui « *c'était un choc (...) je pensais pas qu'ils savaient et encore moins qu'ils feraient quelque chose pour moi !* ». Au Patio un autre rappelle que « *les anniversaires ça compte car à la rue on ne les fait pas !* ».

Au Train de Nuit, si elles ont le mérite d'exister, les fêtes sont ternes car institutionnelles : limitées dans le temps, à l'initiative des intervenants, sans réelle mixité, sans alcool.

A Main dans la Main les fêtes semblent bien différentes. Selon un résident « *il y a les concerts, les fêtes qu'on a fait ici, les réveillons de Noël. Il y avait des gens différents et pas que nous. Tout le monde parlait avec tout le monde. Ça, c'était bien !* ». Et ensuite d'après un membre du conseil d'administration : « *je pense que ce qui était bien à Main dans la Main, c'est qu'on avait une ouverture fabuleuse sur l'extérieur, chose que n'ont pas d'autres gens parce qu'ils sont vachement fermés (...) Il y a eu des fêtes fabuleuses ici. Il y avait des musiciens qui venaient. Il se passait plein de choses. On a fait des repas. Et les SDF qui passaient par là, je pense que c'est une ouverture qu'ils n'imaginaient pas. Et je pense qu'il y a des gens pour qui ça a été vraiment bénéfique* ».

Outre la fête, autres formes d'entraides :

- réguler la violence
- prendre la place des intervenants et accueillir d'autres résidents, donner des explications aux nouveaux venus, aider un résident en difficulté (aveugle, handicapé), assurer la totalité du quotidien (Main dans la Main). Ce qui pose néanmoins question : comment être accueilli dans un hébergement et, en même temps, prendre en charge d'autres personnes accueillies ? Comment supporter ses problèmes et ceux d'autrui ?
- réguler l'alcool : deux ans après l'ouverture du Patio, seul un résident, Papi, continue de s'alcooliser quotidiennement et massivement. Rien ne semble l'arrêter. Néanmoins il n'est pas seul. Deux résidents en particulier, Sylvie et Serge, essaient de l'aider. Un après-midi, Sylvie

s'inquiète de sa consommation d'alcool. Alors qu'il s'apprête à sortir du Patio pour boire, elle l'interpelle et essaie de le retenir : « où c'est que tu vas ? Viens là ! Je sais que tu vas chercher un litre de rouge au casino. Viens là ! ». Mais cela ne suffit pas à le stopper. Aussi, elle ajoute : « je te préviens : ne gueule pas après tout le monde ce soir ! Et ni demain matin ! ». A défaut d'empêcher Papi de boire, Sylvie lui demande, en haussant le ton, de se tenir. C'est important pour les autres mais aussi pour lui. Elle sait qu'il risque l'exclusion en cas de débordements. Serge, lui, l'invite parfois à arrêter l'alcool et à se soigner à ses côtés : « pourquoi tu viendrais pas avec moi au groupe de parole ? ». Quand ce dernier n'a plus d'argent et que le manque est trop fort, il lui donne quelques pièces : « ça me fait chier de le voir comme ça ! Je connais ça trop bien ! ».

En somme résidents ni indifférents ou réprobateurs (comme les professionnels de la structure peuvent l'être), mais dans l'aide à la « gestion de la consommation » ayant pour but « la réduction des risques ».

Toujours dans l'optique de réduction des risques, la pratique à Main dans la Main : initialement seul un ou deux verres de vin étaient autorisés lors des repas. Des résidents buvaient alors seuls en cachette à l'extérieur de la structure et dilapidaient leurs économies au bar du coin. Il y a alors eu la mise en place dans l'association d'un bar tenu par deux résidents et servant pour un petit prix des bières. Résultats : non pas arrêt, mais pour certains diminution de la consommation d'alcool. Ce qui est important, c'est aussi la démarche : rendre visible l'alcool, l'inscrire dans un cadre collectif et convivial (redonner du sens à la consommation), « renverser le stigmate » (Goffman dans Stigmate) en faisant de l'alcoolisme un facteur de solidarité.

### **La possibilité de « s'en sortir »**

Main dans la Main : franchissement d'un premier pas. Insertion dans un collectif mais, comme pour les communautés Emmaus, la question de l'insertion extra-communautaire n'est pas posée. Autrement dit l'après hébergement n'est pas pensé.

Train de Nuit : quelques résidents ont accédé à un mieux (place CHRIS, maison relais, logement individuel). Selon un travailleur social : « l'insertion se fait au compte goutte ». Mais pour la plupart, il n'y a pas vraiment de différence entre l'avant et l'après hébergement : toujours des solutions précaires (nuitées d'hôtel, squat, hébergement de courte durée, abris précaire etc.).

**Patio** : comme main dans la Main, franchissement d'un premier pas. Permet de sortir de la rue et d'effacer en partie ses traces.

Serge est un ancien sans domicile âgé de 64 ans qui n'a pas été un sans domicile comme les autres. Il a vécu à "la rue" mais aussi et surtout sur "la route". Il se définit d'ailleurs lui-même comme un ancien "routard" et surtout pas comme un "sédentaire". Serge a derrière lui vingt ans de rue et de route pendant lesquels il a traversé de nombreuses épreuves dont il ne ressort pas indemne. Physiquement il est fragilisé. Plusieurs signes indiquent que sa mémoire a été affectée. Il a beaucoup de mal à dater les événements dans son parcours. Il n'arrive pas à situer son entrée

au Patio. Il sait seulement que « c'était au début de l'année 2008 ».

Il est originaire du Havre. Il y a grandi, fait sa scolarité. A l'âge de ses 18 ans, il est parti à l'armée, notamment pour fuir son père et ses accès de violence. Après l'armée, Serge emménage avec sa compagne. Il devient notamment gardien d'immeuble dans un HLM dans une banlieue parisienne. Environ vingt ans après, il rompt avec sa compagne. A moins que cela ne soit l'inverse. Et c'est à ce moment qu'il prend la route. Equipé de son sac à dos et d'un duvet, seul ou accompagné, il marche et il va de ville en ville. A l'occasion, il fait du stop ou il prend le train en resquillant. L'expérience est éprouvante et comporte des risques comme il l'explique lui-même : *« dès fois, je dormais dans les bois. C'est pas facile. Le matin, tu te prends la rosé. T'as la couverture trempée. Et puis si t'as rien à manger, tu te lèves et tu marches le ventre vide. Faut tenir ! D'autres fois, je m'abritais dans un squat (...) Dormir au bord de la route, faut pas avoir peur. Ce qu'il faut éviter, c'est les lieux où il y a des dancings. Il y a des jeunes qui vous gueulent dessus et qui vous mettent des coups de bouteille (...) la route, je l'ai aussi faite à deux. On faisait attention l'un à l'autre. On discutait. Faut faire gaffe à ça. Au bout d'un moment, tu peux te mettre à parler aux arbres si t'es tout seul ! »*.

Serge ne va pas tarder à accumuler les kilomètres à son compteur. Il va sillonner toute la France, passer par de nombreuses villes, des petits villages aussi qu'il apprécie car il n'y a pas trop de mondes et il est possible, dit-il, de s'y faire rapidement un peu d'argent et de trouver un coin où dormir. Il est difficile pour Serge de reconstituer son périple de ville en ville. Et ce d'autant plus qu'au cours de celui-ci il s'est en quelque sorte perdu. Comme il le dit lui-même, *« il y a un moment où je savais plus où j'étais ni où j'allais. C'était dur »*. En revanche, son parcours présente des régularités. Tout d'abord, l'hiver il descendait plutôt dans le sud pour avoir moins froid. Ensuite, il revenait occasionnellement à Paris et, plus fréquemment, dans sa ville natale, le Havre. On voit donc que la direction empruntée par Serge sur la route ne relève pas que du hasard, elle est également déterminée par son histoire personnelle.

Enfin, il a souvent fait appel à l'assistance. En général il n'y reste pas longtemps car il ne supporte pas ses contraintes. Il raconte : *« l'hiver, j'allais dans les communautés Emmaüs. Je me souviens de celle de Poitiers. On avait 50 balles par semaines. Je cassais la ferraille. D'accord on est nourri, logé. Mais casser des chaudières et des cuisinières à la masse, ça va ! C'est pour cela que dès que les beaux jours revenaient, ni une ni deux, je me cassais ! (...) J'ai aussi fait l'Armée du Salut. A Paris, j'allais dans une Péniche, je ne sais plus le nom. Il y avait trop de clochards là-bas et il y avait des bastons. Je préfère éviter. Sinon, le problème là-bas, c'était les bleus. Ils essayaient de nous virer. Mais ils n'ont jamais réussi à me prendre. Cours après moi tête de con ! (...) Je suis passé chez les moines trappistes près de Cergy. La soupe n'était pas mauvaise. Ce qui ne m'a pas plu, c'est qu'on était enfermé par le père supérieur dans des chambres qui ressemblaient à des cellules. Je me souviens aussi d'une communauté chrétienne. C'était pas très loin de Nice. Alors là, fallait prier. On avait droit à trois clopes par jour. Et on n'avait même pas un pécule. On travaillait pour Dieu comme disait la responsable. Pour moi, on était exploité. Alors au bout de quelques jours, j'ai pris mon sac et je suis parti »*.

Sous les coups de l'alcool, de la fatigue et de la violence, la résistance de Serge s'amenuise. Surtout, il vieillit. Il est désormais âgé. Pour ces raisons, il est accepté dans une maison de retraite. Mais comment abandonner un mode de vie pour un autre bien différent ? Après avoir connu une certaine liberté, Serge doit désormais se plier à un règlement et obéir aux professionnels de l'établissement. Il n'y parvient pas et il décide de prendre à nouveau la route. Compte tenu de son état, cela ne durera pas cette fois.

De retour sur Lyon, il s'arrête dans une association, un accueil de jour pour SDF. Il y rencontre un travailleur social avec qui une rencontre se fait et une relation forte se noue. Il en vient d'ailleurs à lui faire la promesse de s'en sortir. C'est par son intermédiaire qu'il va accéder au Patio. Mais dans un premier temps rien n'est simple : *« au début, je me croyais pas chez-moi, je dormais dehors. Je ne me rendais pas compte que j'avais une maison. Et puis un jour, j'ai pris conscience de la chance. (...) Le déclic, c'est que la galère ça suffisait et que j'avais quelque chose sous la main »*.

Serge considère qu'il n'est plus le même qu'avant. Désormais, il a des quittances de loyers qui sont, dit-il, une *« preuve que j'ai une maison »*. Il apprécie le Patio. Il a *« de quoi dormir »* et *« c'est propre »*. Ce qui démontre, pour lui, qu'il n'est plus un clochard. Point essentiel, il a des relations sociales qui lui permettent de *« reprendre la société »*. *« Avec tous les autres (les résidents), ça se passe très bien. Ils sont gentils. Avec les professionnels, cela va aussi »*. De plus, Serge a son *« petit village qui est à côté »*. Il y retire de l'argent. Il y fait ses courses. Il dit aussi à ces occasions toute l'importance de saluer et d'être salué comme tout un chacun.

Peu de temps après le fameux déclic, il a entrepris une cure de désintoxication. Ce n'est évidemment pas la première fois qu'il essaie. Il la complète en se rendant à l'hôpital tous les mardi où il fréquente un groupe de parole. Ensuite, si au début de l'enquête, Serge ne peut pas marcher sans son déambulateur, je constate au fil des observations qu'il ne cesse de s'exercer et de progresser jusqu'à le reprendre seulement quand il sort de la structure. Enfin, d'autres changements notables sont progressivement apparus. Pour faire peau neuve, il s'est coupé les cheveux puis il s'est rasé entièrement la barbe. Il s'est acheté de nouveaux habits espérant peut-être faire une rencontre. Il a décoré sa chambre. Il a sorti de son sac à dos une photo de famille (le représentant en compagnie de ses parents) qu'il a mis au dessus de son bureau, comme s'il renouait les fils de son histoire. Cependant Serge n'est pas dupe. Comme il le dit lui même, *« il ne s'en est pas encore sorti »*. L'action se déroule dans le présent, il est en train de s'en sortir.

## **Conclusion**

On voit avec Serge que *« Sortir de la rue »* (et accéder à une certaine stabilité résidentielle), ce n'est pas forcément s'en sortir. Un *« logement »* ne devient pas automatiquement un *« chez-soi »*.

On entend aussi avec lui qu'un parcours n'est pas linéaire, strictement ascendant ou descendant. Pendant qu'il est au patio Serge fait des *« pas en arrière »* (mais ce sont aussi ces pas qui lui permettront de mieux avancer), par ailleurs rien ne dit qu'il parviendra à s'en sortir pour de bon (même si plutôt bien engagé).

Deuxièmement, il faut se méfier des déterminismes et de ce que l'on qualifie d'irréversible : les

nafragés (Patrick Declerck) ne sont pas condamnés une fois pour toutes. C'est ce que je retiens de l'exemple de Serge (peu de travailleurs sociaux auraient misé sur lui : santé, sa saleté, alcoolisation, défiance vis-à-vis du travail social).

Troisièmement (en considérant les trois hébergements), dans le pire des cas l'hébergement laisse plutôt dans la précarité. Dans le meilleur des cas, il permet de s'en extraire mais seulement partiellement. Ainsi les résidents de Main dans la Main et du Patio ont trouvé un moyen de « *s'en sortir mais sans en sortir* » (plus dans la rue mais captifs d'une nouvelle place acquise dans l'assistance)

En fait l'hébergement ne permet pas d'habiter comme tout un chacun, il ne cesse de placer les hébergés devant des paradoxes, il n'ouvre pas tant les portes de la sortie qu'ils laissent entrevoir les conditions la permettant (le temps devant soi pour se poser et se projeter à nouveau, un chez-soi, des relations sociales, une utilité sociale, la gestion ou l'arrêt des addictions, la sortie de l'assistance). En ce sens l'hébergement place « aux bords du chez-soi ».

# **LES EQUIPES AYANT CONTRIBUE AUX ATELIERS**

---

*Toutes les coordonnées pour des contacts sont sur le site « Jeunes en errance ».*

## **Les chiens**

Lille. Itinéraires. Equipe de prévention spécialisée centre ville.

## **Les mineurs en rupture**

Bruxelles. Abaka. Accueil de mineurs 24/24

Leers. Authentique Azimut. Lieu de vie et d'accueil

## **La psychiatrie « mobile »**

Saint Etienne. Interface. Equipe mobile psychiatrie-précarité

Pau. Equipe mobile Jeunes et souffrance psychique

## **La photo comme outil**

Grenoble. Equipe de prévention spécialisée CODASE.

Strasbourg. Association entraide. Le relais.

## **Les squats**

Paris. La petite Rockette. [www.lapetiterockette.org](http://www.lapetiterockette.org)

Strasbourg. La maison Mimir. [maison-mimir.com](http://maison-mimir.com)

Saint Nazaire. C.I.R.C.

## **Accès inconditionnel à un hébergement**

Besançon : équipe de prévention spécialisée Centre Ville.

Limoges : CHRS Augustin-Gartempe

Valence : ADSEA. Prévention spécialisée

## **Les Missions Locales**

Pau

Toulouse. Relais Accueil Jeunes.

# **CLOTURE DES RENCONTRES**

---

Que ressort-il très à chaud de ces trois journées de travail ?

## **Sur le phénomène d'errance**

L'errance comprise comme une solution mis en œuvre inconsciemment par les personnes pour réussir à survivre à elles-mêmes, ce que Lorenza Biancarelli appelle « la fonction psychique de l'errance ».

Une approche non déficitaire, non pathologisante, de l'errance : Lorenza, les collectifs de squatters... Mais au contraire la recherche de la valorisation de possibilités d'être acteurs dans cette vie là.

## **Sur les pratiques institutionnelles**

Une nouvelle fois, le constat de l'extrêmement grand écart qu'il y a entre les pratiques d'institutions de même type : CHR, Missions Locales, accueils de jour. Modes de relations avec les usagers, statut des produits psychoactifs –dont l'alcool-, intimité...

## **La co-construction de réponses**

Des usagers autonomes émergent avec les dynamiques des squats militants. Ils s'articulent avec des professionnels d'institutions du social : Médecins du Monde, Mission Locale, ...

Des projets prennent corps en prenant en compte au plus près les dynamiques des destinataires et en s'y adaptant : développement des accès inconditionnels à l'hébergements.

## **Un « inconditionnel » questionné**

Il apparait qu'il n'y a jamais d'inconditionnel total, y compris dans les squats. Un travail est alors à faire pour identifier clairement ce qui ne l'est pas dans chaque lieu, dans chaque dispositif dont on dit qu'il l'est.

## **Des institutions et des professionnels en action dynamique**

On entend bien entendu des plaintes institutionnelles. Mais tout le monde est à l'action, à l'invention, au questionnement critique de ses pratiques. Et il apparait clairement que des institutions et des administrations soutiennent des innovations, des expérimentations, de la plus identifiée nationalement à la plus micro-modeste locale. Ceci parce que des équipes inventent, poussent, revendiquent.

### **Des « rencontres » qui fonctionnent et produisent**

Ces rencontres comme lieu-espace de ressources, de partages. Des échanges de documents. Des rendez-vous pris pour après. Des équipes qui présentent leurs idées, leurs inventions modestes ou géantes.

### **La fonction aiguillon des périphéries**

La participation active des représentants des collectifs de squats, qui montre ce qu'ils peuvent apporter en réflexions, en points de vue, en innovations à partager.

Les équipes, les institutions qui se lancent dans des pratiques innovantes même si ce n'est pas complètement tout bouclé calé, même si on ne sait pas vraiment si ça sera soutenu institutionnellement. Et ça marche, les tutelles et les grosses institutions suivent.

Les équipes de psychiatrie qui renvoient des questions sur les attentions possibles au quotidien envers les usagers.